

Muse

“Tomber amoureux...

J'aurais dû m'en douter, dans “tomber amoureux”, il y a quelque chose qui ne va pas...

Comment pouvons-nous croire à une fin heureuse quand l'expression même de l'amour tombe inexorablement ?

Puisque tomber fait mal, tomber d'amour est douloureux, fait doucement souffrir et délicieusement mourir.”

J'ai des milliers de choses à peindre qui décorent l'horizon devant mes yeux et pourtant, ma toile reste vierge. Comme si ma main refusait de figer la vie sur un tableau, il ne me restait que mon regard qui admirait. J'épousais alors, de mes prunelles d'eau, le bord de la rivière qui passait ici, cette rivière que le soleil tentait de séduire en offrant à sa surface des reflets d'or. Capricieuse rivière qui ne lui répond pas, infidèle rivière qui laisse, la nuit, la lune la courtiser en la revêtant d'argent. Je crois que la rivière préfère les arbres puisqu'elle se laisse mollement caresser par les saules pleureurs qui lèchent ses vaguelettes... Je crois qu'elle préfère les arbres puisque son courant emporte leurs feuilles tombées vers d'autres contrées. Peut-être a-t-elle un penchant pour les fleurs, en particulier les nénuphars qui la décorent. C'est beau, si beau que mon corps refuse de figer la rivière qui coule, qui ne s'arrête jamais de couler.

Pourtant, cela fait des années que je pratique le même métier: peindre le réel pour l'exposer, pour décorer l'intérieur des habitations comme si mes œuvres étaient un bout de nature. Je suis réputé pour ça, réputé pour figer le temps qui lui, jamais ne s'arrête. Offensais-je la nature en la capturant ainsi ? Est-ce pour cela que la mélancolie s'empare lascivement de mon esprit ?

Oh, la jouissance de mes débuts, l'euphorie du commencement, j'en rêve. J'aspire à me renouveler, à continuer de vivre de ce qui m'anime en figeant ce qui m'inspire mais je crois stagner. Je suis entré dans un cercle où la rivière, si belle, courtise mon inspiration pour la noyer entièrement et ne jamais me la rendre. Alors, des heures durant, j'attends. J'attends que ma main se remette à peindre, que mon esprit s'incline à nouveau, s'excusant d'inanimer ce qui ne s'éteint jamais. Cela fait des mois que je viens ici, au même endroit, de jour comme de nuit. Je regarde encore et encore le soleil faire son manège et la lune prendre la relève alors que la rivière coule inlassablement. J'ai vu des fleurs mourir à mes pieds, des nénuphars se faner, des feuilles tomber, l'herbe s'incliner face à la chaleur du soleil et des enfants jouer dans tes eaux, Ô ma douce rivière. Mais moi alors, que deviens-je ? Comme si la terre s'arrêtait de tourner, je refuse de continuer, continuer à ternir la beauté de ce que tu es, de la parade à laquelle vous vous adonnez, le soleil, la lune et toi. Je veux continuer à te regarder les tromper avec les arbres et te jouer d'eux en faisant harmonieusement danser leur reflet sur ta douce surface.

L'euphorie de la peinture m'a fuit puisque, chaque jour, je me rends compte de l'écart entre le vrai et le peint. Chaque jour, je me rends compte à quel point je te ternis et je pourrais en tomber malade.

Alors là, assis sur ce tabouret que j'ai depuis des années, face à toi, bien ancré dans l'herbe, devant ma toile, je te le demande ; *brise ce cercle et permets-moi de la retrouver, l'inspiration.*

— Que faites-vous ?

Je me retournai, surpris de voir quelqu'un ici. Cet endroit est caché et y accéder est compliqué. Déçu, mon regard quittait le paysage qui s'offrait à moi et je le savais, la lueur qu'il abritait devint las puisque je l'étais, lassé de ma toile vierge.

— Je peins, répondis-je en discernant une jeune fille sortir des buissons qui camouflaient ce havre de paix.

— Pourtant votre toile est vierge, répliqua-t-elle avec malice.

Mes prunelles formaient un arc vers le ciel avant de se reposer sur cette femme qui s'approchait. Et puis d'un coup, la rivière me parut terne tant elle semblait avoir dérobé sa beauté aux anges.

— Je ne suis plus inspiré, soufflais-je.

Elle s'avança et le soleil jouait à l'illuminer. Lui aussi s'était détourné de la rivière et tenait son rôle de charmeur jamais charmé. Je la voyais retirer ses sandales de cuir et s'avancer vers la berge. Je la regardais s'enfoncer dans l'eau que je savais fraîche et mouiller le bas de sa longue robe blanche. Elle resta quelques instants puis revint, l'esprit ailleurs, le regard fasciné par la beauté de l'infini qui l'entourait. Quand enfin, ses yeux se posèrent sur moi, je crus être transpercé de toute part tant leur couleur émeraude était profonde. Elle reprit en me souriant:

— Il y a pourtant de quoi s'inspirer ici.

— Je crois seulement être lassé.

— De la nature ?

— Oh non, jamais. Je suis lassé de la figer sur la toile.

— Depuis combien de temps votre toile est-elle blanche ?

— Quelques mois, quelques mois qui me paraissent une éternité.

Je la voyais songeuse alors que j'étais pendu à ses lèvres. Les feuilles des arbres et les pétales des fleurs tardifs, l'été étant déjà là, s'étaient mis d'accord pour, avec harmonie, tourbillonner jusqu'à pleuvoir autour d'elle. Ce fut d'un naturel déroutant, si déroutant qu'il m'ôta tout mot de la bouche qu'elle reprit la parole:

— Je serai ta muse dans ce cas.

Incrédule, je me rendis à peine compte que le vouvoiement était parti en voyage. Je me levai et contournai mon chevalet qui, depuis quelques minutes, ne cessait de m'appeler. Mes pas me guidèrent vers elle et je m'arrêtai à une distance respectable pour la questionner:

— Pourquoi ?

— Parce que tu ne pourras te lasser de moi.

— N'est-ce pas prétentieux ? Ricanais-je.

— Nullement.

Au fond de moi, je le savais, qu'elle ne mentait pas.

— Quel est ton nom ? Demandais-je.

— Azalée.

— C'est une fleur ?

— Oui, une fleur quelquefois blanche qui offre la pureté de l'élégance, quelquefois rouge ou rose qui symbolise la passion et la romance. Et toi, comment t'appelles-tu ?

— Isaac. Aucune signification... Mes parents trouvaient la prononciation harmonieuse.

— Je suis d'accord avec eux. Je vais y aller, Isaac, je suis attendue. Mais demain, je reviendrai.

— Je serai là dans ce cas.

Elle hocha la tête rapidement et remit ses sandales, sa robe toujours humide lui donnant une allure féérique. Elle passa rapidement sa main dans ses cheveux aux couleurs de l'automne pour, sûrement, les ordonner même si j'avais l'impression qu'elle faisait le contraire. Finalement, sans un mot de plus, elle partit aussi silencieusement qu'elle était arrivée et moi je me retrouvais là, dos à ma toile, dos à la rivière, face à Azalée qui s'était envolée alors qu'un mot tournait en boucle dans mon esprit comme une inspiration nouvelle: *Muse*.

Le lendemain, je me retrouvais au même endroit, toujours devant ma toile vierge qui ne le serait bientôt plus. J'avais repensé à cette atypique rencontre une bonne partie de la nuit. Ce matin, le besoin irrépessible de la peindre, Azalée, ma muse, s'était emparé de mon corps. Je n'avais aucune idée de l'heure à laquelle elle arriverait et ce fut avec stupéfaction que je la vis apparaître à l'instant précis où elle était venue la première fois ; quinze heures quarante-huit. Quand elle m'aperçut, elle me sourit et j'en fit de même.

— Tu es là, chuchota-t-elle presque.

— Pourquoi je ne le serais pas ?

— Peu de personnes me prennent au sérieux.

— Je n'en fais pas partie dans ce cas.

Aujourd'hui encore, Azalée était vêtue de blanc, une robe longue avec des bretelles qui se rejoignaient derrière son cou. Contrairement à la veille, ses boucles rousses étaient rassemblées en un chignon dont quelques mèches folles s'échappaient pour lécher sa nuque et sa peau nacrée. Quelques taches de rousseurs que le soleil faisait naître mouchetaient ses joues rosées alors que ses yeux me semblaient encore plus pétillants qu'hier. D'un coup, l'inspiration m'emplit et je la vis déesse, Aphrodite sortant de l'eau, aussi belle qu'une fleur, aussi douce que leur pétale. Alors je repris d'un ton plus bas que le timbre habituel de ma voix comme pour ne pas la froisser:

— Tu veux toujours poser pour moi ?

— Oui, évidemment, ça me changera de mon quotidien.

J'eus envie de lui poser des questions sur ce quotidien mais je me ravisais: si elle en avait envie, elle m'en parlerait. Après tout, nous ne connaissons de nous que nos prénoms.

— Très bien, suis-moi.

Je me levai et pris mon tabouret pour avancer près de la rivière. Sans me soucier de mon pantalon de lin qui prenait l'eau, j'avancais dans ces eaux qui me fascinaient. Une fois que les vaguelettes léchèrent mes cuisses, j'enfonçais le tabouret dans le sable argileux du sol et me tournais vers Azalée.

— Accroupis-toi de profil dessus, s'il te plaît.

Elle hocha la tête et une fois fait, une fois sorti de la rivière, je la vis: ma muse marcher sur l'eau. Le tabouret était totalement invisible camouflé sous la surface et Azalée était accroupie

sur la rivière comme une vraie fée. Le cours d'eau doit être jaloux: Azalée vole la vedette et séduit, sans même chercher à le faire, le soleil.

“Ou peut-être qu'elle me séduisait juste moi, avec une spontanéité et une insouciance telle que je ne m'en rendais pas compte, totalement envoûté par ses charmes et son esprit lunaire.”

J'aurais pu pleurer quand je me mis à tracer le premier trait sur ma toile avide de couleurs et d'éclats. Depuis combien de temps n'avais-je pas peint ? Depuis combien de temps ne m'étais-je pas senti si comblé ? Ce fut à ce moment précis, en peignant Azalée, ses mèches de rouilles, sa peau de nacre, ses yeux d'émeraude que je m'en rendis compte: jusqu'à hier, je me sentais atrocement vide, spectateur de ma vie sans en être acteur.

Alors me voici à peindre et à reprendre goût à mon métier, goût à ma vie. Ce qui était beau, avec Azalée, c'était que peu importe le nombre de fois que je la peignais, sa Beauté ne ternissait jamais ; elle est la plus Belle fleur du jardin qu'est la Terre.

On se retrouvait tous les jours à la même heure à des endroits différents à chaque fois alors que mes tableaux d'elle s'accumulaient. J'appris qu'elle était fleuriste et passionnée d'un langage que je ne connaissais pas: le langage des fleurs.

Je marchais alors vers l'endroit fixé pour notre rendez-vous: les fameuses falaises de Jobourg, grandes dames de pierre célèbres en Normandie. Comme à chaque fois, elle était là avant moi et son regard s'éclaircit encore, si cela était possible, quand elle posa ses yeux sur le bouquet que je tenais.

— Des œillets blancs, sourit-elle.

— Pas que, Azalée, les œillets blancs et la passion qu'ils traduisent. Je veux en apprendre plus sur toi, laisse-moi me passionner de toi.

Son sourire ressemblait à un croissant de lune ; elle n'avait rien à envier à l'astre, j'en étais persuadé. Quand je sentis ses doigts entrelacer les miens pour m'entraîner vers l'horizon, j'en eut la certitude, qu'elle allait me laisser la découvrir. Elle nous arrêta au bord du précipice avant de s'asseoir et évidemment, je l'imitais.

— Que veux-tu savoir de moi ? Me sourit-elle.

— Seulement ce que tu veux que je sache de toi.

Son rire est en harmonie avec le vent qui parcourt ces falaises escarpées. J'aurai aimé la peindre là maintenant mais la peur de la figer s'empara à nouveau de moi. A défaut de la dessiner, je gravais dans mon esprit l'image de son sourire sous ce temps orageux et lourd d'été.

— Tu sais ce qui est beau avec les fleurs, Isaac ? Demanda-t-elle.

— Les couleurs qu'elles apportent au monde ?

— Oui, évidemment... Mais ce que je trouve le plus beau chez elles, c'est la durée de leur éphémère... Elles sont semblables aux Hommes.

— Ah oui ?

— Oui, comme chaque Homme, elles sont uniques et apportent, que ce soit négatif ou positif, quelque chose au Monde. Après avoir coloré la terre, elles fanent. Je suis comme les fleurs, Isaac, je vais faner.

— Comment ça ?

Son air sérieux fuit devant mes yeux alors que l'ambiance devint encore plus légère quand elle ricana :

- Je vais mourir, comme tous les Hommes.
- Oui, évidemment.
- Je te manquerai ? Quand je fanerai.

Réfléchir était une option et je répondis naturellement :

- Oui, atrocement. Mais pourquoi parles-tu tant de ta mort ?

Bien que ses prunelles soient jade, je les vis océan en cet instant, de nuances aussi belles que celles des vagues qui s'écrasaient contre les rochers en contrebas.

- J'ai une maladie mortelle, mon temps est compté.

Pendant un instant, je vis trouble en m'imaginant ici sans elle et nerveusement, je continuais :

- Te soigner est impossible ?
- Je n'ai pas les moyens... Mais je suis suivie régulièrement par l'hôpital.
- Quand est-ce que tu te faneras ? Soufflais-je, la gorge nouée.

Elle rit encore et cette nouvelle sembla pendant un moment moins triste, presque belle.

- Comment veux-tu le prévoir ? Sais-tu quand les fleurs meurent ?
- Non, personne ne peut le prévoir.
- Eh bien c'est tout comme.

Un silence précéda ses mots que le vent brisa durement. Tout me parut plus dur d'ailleurs, que ce soit les bourrasques, le fracas des vagues en bas ou mes doigts serrés autour de ceux d'Azalée... Sa douce voix la brisa pourtant à nouveau, cette dureté :

- Voudrais-tu passer à ma boutique après avoir peint ? J'aimerais t'offrir des fleurs.
- Oui, évidemment.

Quelques minutes après, je me retrouvais à nouveau derrière mon chevalet, Azalée debout devant moi, les bras en croix à la limite du vide. Le ciel gris où les quelques rayons du soleil qui nous avaient suivi la rendait puissante, le précipice et l'océan déchaîné en bas lui donnait un air fragile. Après tout, c'était ce qu'elle avait toujours été, ma muse : forte dans sa fragilité, fragile dans sa force. Aussi épineuse qu'une rose, aussi vulnérable qu'une marguerite, elle était ma romance de son Azalée.

Aujourd'hui encore, elle portait une longue robe blanche et l'idée qu'elle ne mettait que ce genre d'habit me plaisait. Cette fois-ci, sa robe était à manches longues, de grandes manches en dentelle, plus longues à la chute des poignets. Sa robe épousait le creux de ses hanches, l'arc de sa poitrine, la courbe de son dos, oui, pour moi, c'était clair, Azalée était magnifique.

Ma toile achevée, elle montait dans ma voiture sans crainte, le visage serein. Je me demandais toujours comment elle faisait pour me rejoindre puisque je ne lui voyais jamais de véhicule alors je la questionnais, presque timide :

- Comment es-tu venue ?
- A pieds, sourit-elle.
- Ça ne fait pas trop loin ?
- Si, mais si je pars tôt, j'arrive à l'heure.
- Tu n'as pas de voiture ?
- Si, mais je préfère marcher et profiter des paysages que nous offre notre planète. Et puis, j'aime regarder les fleurs.

— Qu'aimes-tu d'autre en marchant ?

— Voir le ciel se refléter dans l'océan avec pour miroir l'horizon... Et puis voir le soleil séduire le monde comme si ça lui faisait oublier que son amour pour la lune était impossible.

— Tu penses qu'ils pourront s'aimer un jour ?

— Le soleil et la lune ?

— Oui.

— Ils s'aiment déjà, c'est leur histoire qui est impossible.

Je reste silencieux alors que mon cœur se pinçait.

“Peut-être que tu étais le soleil... Et moi la lune.”

Cette pensée s'accrocha à moi tout le trajet et à l'heure où je vous conte cette histoire, cher passionnés puisque, si vous êtes ici, vous êtes passionnés par mon art, ce souvenir me hante toujours, Azalée, mon âme muse, reste près de moi même si sa fleur s'est fanée.

Alors, quand nous sommes arrivés à sa petite boutique, je l'ai trouvée si mystique et attrayante que je la trouvais semblable à mon Azalée. Je souris comme un gosse face aux glycines qui décoraient la façade et avide de connaissances, ses connaissances, je lui demandai, encore :

— Que signifient-elles, les glycines ?

Azalée sourit en reprenant ma main alors que le besoin de la chaleur de ses doigts contre les miens naissait dans mon corps avec volupté, comme quand les bourgeons s'ouvrent au printemps.

— Leur signification remonte à l'époque grecque et romaine. Ces civilisations l'appréciaient car pour eux, elle était le symbole de l'amour conjugal, une confiance saine et pure, une confiance réciproque.

— Tu l'as mise ici pour ça ? Continuais-je alors que mon cœur se serrait à l'idée que le sien battait déjà pour un autre.

— Pas vraiment au départ, je les trouvais juste belles, vraiment très belles. Finalement, je remercie celle que j'étais hier de les avoir placées là.

— Pourquoi ?

De plus en plus, l'impression d'être un enfant inculte s'emparait de moi. Après tout, c'est ce que j'étais pour Azalée, un gosse qui ne voulait que la connaître, un gosse qui s'en inspirait, un gosse qui se passionnait d'elle comme un poète se passionne des mots et de la nature.

— Je me dis seulement que le destin est bien fait, répondit-elle. J'ai une entière confiance en toi. Je te l'ai dit, puisque ma mort est imminente, personne ne me prend au sérieux et j'ai toujours été décalée de ce que les autres pensent. Avec toi c'est différent, je le vois, que tu m'écoutes, que tu te passionnes de nous, vraiment. La glycine nous va bien.

Nous aimons nous ? Je mourrais d'envie de lui poser la question mais encore, je me ravisais par peur, cette fois-ci, d'être rejetée par cette femme qui me charmait tant. Alors je la suivis en continuant de l'écouter conter sa solitude et sa différence qui me semblaient si précieuses.

— Le collège et le lycée ont été compliqués pour moi, tu dois le savoir, que les gosses sont méchants pour pas grand chose. Je restais souvent seule et on me disait “bloquée dans le siècle dernier”, par mon apparence, ma façon de parler, de m'habiller et ce qui me

passionnait. J'ai appris alors à écouter la voix des fleurs et me suis réfugiée dans les messages qu'elles livraient silencieusement chaque jour. J'aime le sourire qu'affichent ceux qui viennent m'acheter mes fleurs, l'histoire qu'ils me racontent quand ils en offrent et la bienveillance avec laquelle ils me regardent. Ça me change de ma jeunesse.

— Tu n'as pas de famille ?

Je connaissais la dureté de cette question mais ce que je savais aussi, ce qui comptait le plus, c'était les glycines et cette confiance qu'Azalée portait en moi alors je le savais, qu'elle ne se braquerait pas.

Avant de répondre, elle s'assit sur un fauteuil en velours et du regard, m'invita à en faire de même. L'odeur champêtre de la boutique m'enivrait.

Vous enivre-t-elle aussi, mes chers passionnés ? Ai-je fait le bon choix de faire de ce lieu ma galerie d'art ?

— Si, comme tout le monde, avait-elle soufflé. Mais eux sont vraiment plongés dans une époque qui n'est pas nôtre. Ils sont agriculteurs et tiennent une ferme dans les terres, disons qu'ils sont avec moi... Mais de loin.

— Je vois.

— Et toi ? Comment as-tu voulu devenir peintre ?

Une fois encore je souris puisque ce n'était pas souvent qu'Azalée me posait des questions. Petit à petit, elle s'ouvrait à moi et j'adorais ça.

— Durant mon enfance, mes parents m'ont instruit à l'Art. Je visitais chaque musée durant chacun de mes voyages. La peinture et la poésie vont souvent de paire et quand je suis tombée sur les œuvres de Théodore Rousseau, j'en suis tombé éperdument amoureux.

— Laquelle en particulier ?

— *La Forêt en hiver au coucher du soleil.*

— Continue.

— On se ressemble toi et moi puisque quelque part, seul l'art ancien me fait vibrer. C'est pour faire revivre cette sensibilité oubliée que j'ai voulu devenir peintre. Dès mes dix-huit ans, j'ai quitté Londres-

— Tu viens de Londres ? Me coupa-t-elle alors que je riais face à sa surprise.

— Of course darling- Je suis né à Londres, mes parents y sont toujours, ce sont des hommes d'affaires. J'ai toujours été attiré par la France et j'ai donc commencé par Paris. Mon succès, pour cet art ancien, cette nature capturée, ce temps figé, fut fulgurant à tel point que je me fis vite un nom... Isaac. Seulement Isaac, ni plus, ni moins, je voulais me détacher de l'image parfaite de ma famille.

— Je vois. Mais dis-moi, comment te retrouves-tu ici, en Normandie ? Tu venais de loin, de haut.

— J'ai traversé toute la France, j'ai reproduit *le Paysage d'Auvergne* de Rousseau, je suis allé dans les Alpes et les Pyrénées, à la frontière de l'Espagne puis à Marseille, à Bordeaux et en Bretagne et évidemment, au Mont Saint Michel... Et puis la Normandie m'a attiré sans que je ne puisse l'expliquer. J'y suis allé pour la première fois il y a deux ans et je n'en suis jamais reparti. Avec la même voiture que celle dans laquelle tu es montée, Azalée, j'ai roulé sans savoir où j'allais en posant mon chevalet dès que mon âme me le demandait. Une nouvelle fois, je suis tombé amoureux, amoureux de ces plages où le vent te noie et de ces mers où l'eau te glace. De ces forêts où les arbres te couvrent et de ces falaises où leur

grandeur te fait vaciller. Et puis de cette rivière, derrière le lavoir où quelques poissons se laissent glisser pour rejoindre la mer de temps en temps... Oui, cette rivière m'a eu, totalement.

— Celle où nous nous sommes rencontrés ? A Vauville ? Caché de la petite ville par ses arbres ?

— Oui Azalée, exactement là.

Je m'approchai et m'accroupis devant elle en posant délicatement mes mains sur ses genoux recouverts encore d'une belle jupe blanche.

— Et tu sais quoi, Azalée ? Repris-je.

— Dis-moi.

— Cette rivière que j'ai peint tant de fois, mes premiers amours: la peinture, puis la région et pour finir ce serpent d'argent... Ils m'ont tous mené à un amour bien plus grand. Tu me passionnes, Azalée et je t'aime à en vivre.

Ils disent tous aimer à en mourir mais je ne mourrais pas pour elle, non, je vivrai pour son souvenir, vivrai pour son sourire.

Elle posa sa main sur ma joue et se leva doucement pour s'arrêter devant un vase. Elle en tira une fleur puis revint alors qu'encore, elle me prit la main. Je me relevai et elle me la tendit, sa rose rouge, en me soufflant, comme le vent:

— Cette fleur n'a qu'une signification, tu dois la connaître, Isaac. A en vivre, répéta-t-elle.

— A en vivre.

Et puis on s'embrassa doucement, aussi doucement que les pétales de cerisiers qui se posent sur la surface de l'eau. Je goûtais pour la première fois ses lèvres pêches en aimant ma muse, avec passion.

Simple continuité de notre histoire, on se retrouvait encore pour peindre, pour discuter, pour se passionner, s'aimer et se regarder. Je la peignais dans les dunes de Biville, apparition divine d'un ange ; dans la forêt d'Eu, véritable fée ; sur les quais de Cherbourg, passante qui se démarquait ; au coucher du soleil, au port de Goury devant son majestueux phare et en véritable déesse muse dans la Baie d'Ecalgrain. Nous y allions à pieds, toujours et elle m'aidait à porter de quoi peindre la moitié de la semaine tandis que l'autre, je l'aidais à la boutique. Je rencontrais de jour en jour de nouvelles personnes qui lui souriaient et qui, finalement, m'offraient leur sourire au bout de quelques semaines. J'écoutais l'histoire de quelques habitués qui venaient prendre des fleurs pour leurs enfants, leurs grands-parents ou seulement pour décorer leurs maisons. Comme l'Art, les fleurs apportent un bout de nature à l'intérieur.

Je donnais quelques conseils à une jeune femme pour s'occuper de ses ancolies alors que le soir même, Azalée m'apprenait que c'était les fleurs du trouble et de la tristesse. Quand elle revint la semaine suivante, j'osai lui demander:

— Pourquoi des ancolies ?

Elle me sourit doucement en répondant:

— Mon ancien copain m'en a offert. Il me disait qu'ancolie rimait avec mélancolie... Nous nous sommes quittés quand il a déménagé pour ses études. Je m'occupe de ses graines et nourrit notre souvenir même si, je le sais, je devrais tourner la page.

— Attendez-moi ici.

Je me dépêchai de trouver cette plante qui, je le savais, la ferait sourire, cette femme que je croisais souvent triste. Une fois trouvée, je lui apportai et lui appris:

— Ce sont des calatheas, fleurs du renouveau. Comme les fleurs, les relations peuvent faner. Le temps de vous aimer est passé et peut-être que demain, vous en aimerez un autre. Faites les vivre et laissez les ancolies mourir. Un souvenir appartient par définition au passé, vous ne pouvez vous entêter à le faire vivre au présent.

Quand des perles de sels dévalèrent ses joues bronzées, je ne savais que faire et j'appelai Azalée. Elle souffla du nez en m'embrassant la joue, me demanda de fermer la boutique et emmena la jeune femme sur ces fauteuils qui nous avaient vu nous aimer. J'allais préparer un thé, je sortis mon chevalet et je peignis. Je peignis mon Azalée écouter la mélancolie de l'ancolie, mon Azalée laisser place aux calatheas.

La jeune femme resta jusqu'à la tombée de la nuit et ce fut en nous offrant un sourire qu'elle sortit. Comme s'il avait été créé pour elle, l'arc de mon cou qui s'achevait sur mon épaule accueillit la tête d'Azalée qui soupira de soulagement.

— Je m'en suis pas mal sortie je crois, déclara-t-elle.

— Tu as été parfaite, viens voir, je vous ai peint.

Comme souvent, ses yeux émeraudes devinrent de cristal quand elle souffla, admirative:

— Comme toujours, ça m'émeut Isaac. Ton talent pour figer le temps transperce les âges et choie mon âme.

Je souris encore, ça m'arrivait de plus en plus ces temps-ci et comme maintenant plusieurs soirs, Azalée m'entraîna vers l'étage, vers chez elle. Elle n'aimait pas trop cuisiner mais je le savais, puisqu'elle vivait seule, elle en était obligée. Alors, pour la soulager, je m'en occupais et nous passions à table. Son salon était rempli de fleurs et au fil du temps, j'ajoutais quelques-uns de mes tableaux que je préférais lui offrir. Nous nous échangeions quelques banalités lorsqu'elle me demanda, bien plus sérieuse:

— Qu'est-ce que ça veut dire pour toi, aimer à en vivre ?

— Je peux te l'écrire ?

Incrédule, elle hocha la tête en me tendant une feuille qui traînait là et un stylo plume à l'encre noire. Atypique jusqu'au bout et oh que je l'aimais, mon Azalée.

Sans trainer j'écrivis sur ce bout de papier:

Ô, ma Muse,

Puisqu'ils disent tous aimer à en mourir,

Moi, je veux aimer à en vivre

Jusqu'à me rendre ivre,

Ivre de passion, sans jamais ternir.

Aimer jusqu'à ce que personne vienne nous chercher

Et continuer longtemps à dessiner

Les tourments de mes pensées,

Et tes sourires, Azalée,

Jusqu'à ne plus penser.

*Et puis je veux guérir
Guérir et apprendre de chaque blessure
Que le destin trace à l'usure
Pour ne plus jamais voir l'inspiration ternir.*

*Je veux aimer jusqu'à la mort
En profitant de la vie
Comme si chaque jour était infini
Et chaque soir, en vouloir encore,
Plus de vie,
Plus d'envie,
Plus d'infini-*

Isaac, à Azalée.

Quand ses yeux eurent fini de parcourir mes vers, tout se passa étonnamment lentement, si lentement que ça me parut paradoxalement court, trop court. On s'embrassait d'un désir de vie irrépressible alors que nous basculions sur son canapé et très vite, je me retrouvais encore à me passionner. Me passionner d'un corps puisque je chérissais déjà son âme. L'une contre l'autre, nos peaux s'esquintaient en un doux frisson alors qu'on se découvrait dans une désirée union. Si j'étais depuis un moment tombé amoureux d'Azalée, ce soir-là, je me noyais dans la luxure de notre passion avec plaisir.

Quelques semaines plus tard, je rencontrais ses parents qui m'accueillirent d'abord avec froideur puis bien plus chaleureusement. Je l'emmenais ensuite à Londres où ma famille lui offrit une belle robe blanche, encore, en lui soufflant: *"If one day you get married. Although knowing Isaac, he will do everything backwards."* Quand Azalée me rapporta leur parole, elle me dit seulement: *"Ils veulent qu'on se marie... Et que je porte cette robe."*

Alors je l'emmenais à *Hyde Park*. L'automne était arrivé et je me disais qu'il lui allait à merveille en la peignant dans ces grandes allées dorées. Ma toile achevée, je m'agenouillai devant elle puis sortit un simple anneau d'argent de la poche de ma veste en cuir marron en lui demandant:

— Azalée, que dis-tu d'un, *"à en vivre"*, pour la vie ?

Le soir même, je reçus de sa part un pot de hellébores blanches, les fleurs de la demande en mariage: elle acceptait, avec amour.

Ces jolies fleurs sont toujours ici, dernière le seul tableau que j'ai peint sans modèle, à partir de mes souvenirs. Les voyez-vous, mes passionnés ? Oui, juste là, au-dessus des *Noces de Vauville*, mon œuvre la plus célèbre.

Nous voici alors devant cette rivière, quelques mois plus tard, à Vauville, sous ces saules pleureurs. Azalée était de blanc vêtue et moi aussi. Je lui avais fait une couronne de jasmins mêlés à quelques roses puisque toutes deux célèbrent l'amour. Nos deux familles étaient là, la jeune femme de la boutique aussi, elle passait prendre le thé de temps en temps. Devant toi, Ô ma douce rivière, ma muse et moi nous disions *"oui"*, pour la vie et jusqu'à la mort.

Je fermais les yeux devant les pétales de ma fleur qui se flétrissaient au fil du temps, au fil des ans.

Finalement, Azalée se fana en donnant naissance. Ce fut une grande tristesse mêlée à une joie immense. Quand notre enfant, bourgeon de la fleur de ma muse, ouvrit ses beaux yeux verts, des larmes cascadaient sur mes joues pour s'échouer sur le velour de celles d'Azalée. Il avait son regard, Ren, notre nénuphar. Au Japon, la fleur de Ren est la fleur de lotus, cette fleur qui avait séduit la rivière ce jour-là, cette rivière qui m'avait volé l'inspiration pour me faire dramatiquement tomber amoureux de sa fleur, ma muse, mon Azalée. Appeler le fruit de notre union ainsi me parut évident et je l'aime avec passion.

Mais l'amour ne fait pas tout, ne guérit pas seul le deuil. Voyez-vous, mes passionnés, j'aurais dû m'en douter. Dans "tomber amoureux", il y a quelque chose qui ne va pas... Comment pouvons-nous croire à une fin heureuse quand l'expression même de l'amour tombe inexorablement ? Puisque tomber fait mal, tomber d'amour est douloureux, fait doucement souffrir et délicieusement mourir. Une partie de moi est morte avec ma muse en cette douce après-midi d'été, à quinze heures quarante-huit précises. Peut-être que c'était le destin qui avait joliment peint notre histoire et sa fin... Ou peut-être qu'elle me séduisait juste moi, avec une spontanéité et une insouciance telle que je ne m'en rendais pas compte, totalement envoûté par ses charmes, par son esprit lunaire. Peut-être qu'elle était le soleil... Et moi la lune... Et que comme eux, notre amour était voué à l'échec... Pourtant, nous nous sommes aimés avec passion. Notre éclipse a été mon plus doux naufrage, a permis mon plus grand bonheur.

Je regarde Ren qui m'écoute, comme à chaque fois quand je prends la parole sur mes œuvres, sur sa mère. Il me sourit, m'incitant à terminer mon récit, lui qui s'exprimait aussi par l'art, lui qui faisait parler son âme par la musique.

Alors je continuais puisque tout ne s'était pas arrêté lorsque Azalée avait fané. Ma muse n'était plus mais ses muses à elle, si. Alors j'ai peint encore et encore des milliers de fleurs: des azalées, des lotus, des bleuets et des orchidées, des coquelicots et des ancolies, des boutons d'or, des marguerites, des chrysanthèmes, des lilas, des glycines et des jasmins, des oeillets et des hortensias et me voilà devant vous à livrer la clé de mon succès, de mes œuvres qui vous touchent tant, vous, mes passionnés.

Je suis mort avec Azalée mais ma passion m'a fait renaître et de fleur fanée, j'ai à nouveau poussé. Grâce à la musique de notre Ren, au souvenir passé de ma reine, à l'inspiration de nos muses, aux passions de la rivière, j'aime, j'aime la vie et me passionne d'elle.

Chers passionnés, ne cessez jamais d'aimer la vie à en vivre et de vous passionner, jusqu'à en mourir.

31682 caractères avec espaces

Shanez Andriamampianina